

# INFORMATIONS STALAG V.B

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORET NOIRE"

VILLINGEN

68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN  
C.C.P. : Paris 4.841-48 PARIS 9<sup>e</sup> - TEL. TRI. 78-44, 78-45

Rédacteur en chef :  
H. PERRON

N° 44. — OCTOBRE 1951

Prix du numéro :  
15 francs



Cher camarade,  
Pour la première fois ton Amicale organise une Journée Nationale.

Dans un double but :  
d'abord, réunir tous ceux du V B, Provinciaux et Parisiens ;  
ensuite, montrer aux autorités officielles que notre groupement n'abandonne pas la lutte pour obtenir son dû. Car trop de nos revendications restent en suspens : la carte du combattant qu'on nous distille au compte-goutte ; le remboursement total des marks déposés à la libération, un bien qui légalement devrait nous être acquis ; le paiement du reliquat des soldes.

Toutes choses qu'il est in-

## LETTRE OUVERTE A L'ADHÉRENT V B

juste de ne pas voir réalisées depuis longtemps. Car nous avons l'impression que nous, prisonniers, faisons seuls les frais de la guerre 39-45.

C'est pourquoi, camarade, tu ne dois pas relâcher ton effort. Montre à ceux qui nous dirigent que notre groupement est toujours uni et fort et qu'il faudra compter avec lui.

N'oublie pas qu'en abandonnant les manifestations de ton Amicale, tu renonces à la lutte.

Vois l'effort de tes camarades belges.

Ils étaient 1.500 prisonniers au Stalag V B ; l'Amicale V B

belge compte 1.450 adhérents. Résultat magnifique qui inspire l'admiration et... la crainte.

Car, devant une telle unanimité, les pouvoirs officiels sont obligés de compter avec nos amis.

Nous te demandons, cher camarade, de faire acte de présence à notre Journée Nationale. Tu seras présent, le dimanche 7 octobre, à 11 heures, sur le parvis de l'église de la Trinité.

### AVIS AU LECTEUR

Ne t'inquiète pas, ami lecteur, en constatant que ce numéro d'« Informations Stalag V B » ne comporte que 2 pages.

Désireux de le publier avant notre Journée nationale du 7 octobre nous n'avons pu attendre que fussent prêtes les pages de l'U.N.A.C. qui figurent habituellement dans notre Bulletin.

Mais, dès le mois prochain, nous reprendrons notre forme habituelle.

Une messe en souvenir de nos camarades décédés y sera célébrée.

C'est ton devoir d'y participer. Et tu seras présent également à la fête qui se déroulera l'après-midi à partir de 15 heures 30 dans les salons du Bouthéon.

Tes vacances sont terminées. A moins de circonstances impérieuses et graves, tu ne peux invoquer de vulgaires motifs ni de piètres excuses.

La partie est dure à gagner. N'oublie pas que nous jouons notre avenir. Il sera ce que tu le feras.

La Journée du V B doit

être une journée triomphale. Viens avec ta famille, tes amis, que nous invitons cordialement. Ils ne seront pas déçus de l'ambiance qu'ils trouveront. Ils s'amuseront sagement, sous la direction de l'orchestre du maestro Pedro Morello.

Et tu auras passé avec tes anciens camarades de captivité une journée merveilleuse. Nous t'attendons.

### Le Bureau.

P.S. — Nous sommes avisés en dernière heure qu'une délégation de l'Amicale du V B belge sera des nôtres. Nous espérons que la venue de nos camarades sera une raison majeure pour t'inciter à venir à notre Journée afin de montrer à nos amis belges que nous aussi nous avons une Amicale puissante et pleine d'entrain.

## Les beaux voyages !...

Alors, vous voulez absolument que je raconte la mienne ?...

Eh bien ! si vous y tenez, en voici une qui n'a rien d'extraordinaire, mais qui a au moins le mérite d'être véridique...

En 1943, après ma troisième évasion manquée, j'étais passé en jugement, non sans avoir, comme de juste, fait un long séjour dans les geôles du V B. La sentence à laquelle je m'attendais n'avait pas manqué : Rawa-Ruska. A la troisième tentative, c'était automatique...

Le départ ne tarda pas. Avec quatre camarades, on nous embarqua, un beau matin, à la gare de Villingen, dans un wagon de voyageurs, s'il vous plaît. Mais ce n'était qu'une première étape qui nous amena à Cassel, dans le duché de Hesse.

Là, ce fut, de nouveau, une attente morne et décourageante. Chaque jour, de tous les Stalags, il arrivait des prisonniers, promis, eux aussi, à Rawa-Ruska.

On nous laissait à peu près tranquilles, mais la nourriture était réduite à sa plus simple expression. L'effectif du camp se gonflait tandis que circulaient les « bouthéons » les plus extravagants.

Un soir, grande surprise : on distribua à chacun une boule de pain — une boule entière — et un morceau de lard d'une grosseur exceptionnelle.

Aucun doute : le départ était décidé. De fait, au petit matin, on nous conduisit à la gare. Cette fois, plus de banquettes rembourrées... C'étaient les wagons à bestiaux — les vrais — qui nous attendaient.

Vous devinez la suite... A grands coups de vociférations rauques et de coups de crosse nerveux, on nous fit grimper sans ménagements, cinquante par wagon au minimum. Portes cadenassées du dehors. Et deux gardiens enfermés à l'intérieur.

Les deux nôtres firent aussitôt dégager l'espace entre les deux portes pour s'installer tout à leur aise.

Nous, relégués de chaque côté, on s'entassait tant bien que mal en se mélangeant les pieds et en échangeant des injures. On s'aperçut bientôt, en se comptant, que nous étions 53 dans le wagon : 27 d'un côté et 26 de l'autre, ce qui déclencha, bien entendu, des discussions interminables.

Le train partit enfin, à petite allure. Vous vous souvenez tous de

ces voyages qui ressemblaient tant à des transports de bestiaux : le moindre mouvement soulevait des concerts de protestations et il fallait des prodiges d'ingéniosité pour satisfaire les besoins naturels.

Le convoi s'arrêtait fréquemment, restant de longues heures sur une voie de garage ou stoppant en rase campagne, sans que nous en devinions les raisons.

Mle 23.653.

(Voir la suite page 4)

## Mon évasion manquée

C'était le devoir de tout prisonnier de guerre, tout au moins une fois pendant sa captivité, d'essayer de faire la « Belle ».

J'ai essayé la mienne dans la nuit du 27 au 28 février 1941.

J'étais venu au Stalag V B parce que j'étais marié à une Lorraine. Etant tout d'abord au IX C à Bad-Sulza, un jour, on nous dit que ceux qui étaient mariés avec des Alsaciennes et des Lorraines se raient libérés : je donnai alors

mon nom comme quelques-uns de mes camarades.

Je partis de Bad-Sulza le 6 février 1941 pour l'Heimatlager d'Offenburg. Après deux jours de voyage, nous arrivâmes dans ce camp. La cantine était bien achalandée : vin, bière, cigarettes et cigares, tout cela on pouvait l'acheter avec de l'argent français. Le premier jour, tout se passa bien, le deuxième il fallut se présenter devant un officier de police allemand qui nous mit l'eau à la bouche avec notre libération : dans les 48 heures nous pouvions être dans les bras de nos êtres chéris. A la fin de son discours, il nous mit une feuille sous le nez : « Signez cela et vous êtes libre ».

Cette signature vous faisait devenir « Boche » à la seconde. Je refusai car, malgré notre défaite, je suis resté Français de corps et d'âme car pour nous la guerre n'était pas finie et j'ai toujours dit aux « Chleuh » qu'ils « l'auraient dans le C... ».

Tous ceux qui avaient fait comme moi furent expédiés d'Offenburg à Villingen V B, après avoir vu des Alsaciens, des Lorrains et quelques autres tenter leurs chances en optant (dans le fond, ils ont eu raison, car plus d'un a réussi, mais moi je n'avais pas ce caractère, surtout pour laisser ma signature dans les archives d'Hitler).

J'arrivai au V B le 10 février 1941. Quel triste camp ! Plein de boue, et quel mauvais effet cela m'a fait de voir le maître du camp, le grand Jules, avec ses 1 m. 90, bâti comme un hercule, et le capitaine Goetz, celui qui disait : « Mon frère est fou, mais pas moi » (je me demande comment devait être l'autre, car il en tenait une sacrée couche, n'est-ce pas, les copains !).

Un jour un civil vint au camp, il voulait dix volontaires pour une fabrique d'aluminium. Je me fis inscrire pour partir car j'en avais marre du camp ; nous partimes donc le 16 février pour Singen, à 4 km. de la frontière suisse.

La plupart de mes camarades s'étaient fait inscrire pour « mettre les bouts » : tous les jours, ils ne parlaient que de ça, moi je n'étais pas prêt, mais quand même je me disais que, le jour J, j'en serais aussi.

Nous logions dans une cave à l'usine à gaz de Singen. Aux soupiraux, des barreaux de fer, qu'il fallait scier, le jour de l'évasion. Nous étions trois futurs évadés, Clause, Brodin et moi-même.

A. Herbin.

(Voir la suite page 4)

## Journée Nationale du V B

Dimanche 7 Octobre 1951

### PROGRAMME

A 10 heures

au Club du Bouthéon

68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>)

RECEPTION DE LA DELEGATION BELGE DES STALAGS V A-V B

A 11 heures

EGLISE DE LA TRINITE

MESSE DU SOUVENIR

à la mémoire de nos camarades décédés en captivité

A 12 heures 30

au Club du Bouthéon

REPAS AMICAL

des anciens du V B et de leurs familles

De 15 heures 30 à 20 heures 30

GRANDE MATINÉE DANSANTE

avec l'orchestre de

PEDRO MORELLO

Au cours de la sauterie :

DEPART DE LA GRANDE SOUSCRIPTION V B DE

UN MILLION

1<sup>er</sup> PRIX : CHAMBRE A COUCHER, VALEUR : 70.000 FR.

Programme artistique avec de nombreuses vedettes

ENTRÉE GRATUITE AU BAL

Ouvrons le dictionnaire au mot : « Entr'aider ».

Nous y lisons la définition suivante : « s'aider mutuellement ». Nous pourrions y ajouter : depuis la guerre 39-45, a donné naissance au mot entr'aide qui fut surtout en usage dans les camps de prisonniers.

Lorsque nous parlons ou écrivons le mot : entr'aide, aussitôt vient à notre esprit l'idée de secours en espèces.

Et c'est là que, tous, nous faisons fausse route. L'entr'aide n'implique pas obligatoirement la nécessité du don d'argent. Il y a différentes manières de prêter assistance.

Car il ne faut pas oublier que la grande majorité des anciens prisonniers est fière de son indépendance. Cinq ans de captivité ont forgé une discipline particulière à notre état de captif et nous n'aimons pas mettre les autres au courant de nos misères.

Certes, il y a encore quelques professionnels de l'entr'aide. Nous avons appris à les connaître. Notre caisse au début s'est ouverte généreusement mais, au fur et à mesure que les appels devenaient plus fréquents, nous nous sommes faits plus rétifs et, petit à petit, nous avons éliminé ces parasites.

Par contre, il est des foyers où les fins de mois ne sont pas seulement pénibles, — les temps sont durs pour tout le monde, — mais tragiques. Fier et susceptible, le chef de famille n'ose pas faire appel à sa Caisse d'Entr'aide qui pourrait l'aider à se dépanner. C'est donc à nous, à vous tous, chers amis, qu'il appartient de déceler le mal pour que nous puissions le guérir.

Notre service d'entr'aide est largement outillé à cet effet. Car il ne faut pas oublier que nous avons passé entre nous un contrat d'assistance mutuelle qui a été scellé par notre longue captivité. Là-bas, nous étions en dehors du monde des vivants et maintenant, dans la paix retrouvée, nous sentons que nous formons une famille à part. C'est donc à nous de nous diriger, de nous organiser, de gérer notre capital-vie puisque personne ne s'occupe de nous. On veut bien se servir des prisonniers pour obtenir des prébendes, mais les servir c'est une autre chansonnette. Il ne faut donc compter que sur notre propre initiative.

Aussi pouvons-nous mettre au-

jourd'hui sous les yeux de nos camarades des exemples concrets qui illustrent magnifiquement l'entr'aide de telle que nous, prisonniers, la concevons.

Vous qui avez fréquenté l'hôpital du Waldo, vous avez certainement connu notre ami Stevenet, compagnon de travail de Lefort et de la Roussilhe, pharmaciens patentés de notre Stalag.

Redevenu civil, l'ami Stevenet a repris ses occupations de préparateur en pharmacie à Poitiers.

Désireux d'augmenter ses revenus il eut l'idée d'ouvrir une droguerie.

Mais allez donc acheter un fonds de commerce à l'heure actuelle ! Il lui fallait des millions qui étaient introuvables.

Or, Stevenet c'est un produit du Stalag V B ; c'est dire que rien ne le rebute et que les difficultés, loin de le décourager, le stimulent.

Un emplacement en coin de rue, genre de terrain vague de 10 mètres sur 4 mètres, se trouvait libre. Il en prit option et se mit à l'œuvre.

Il se déguisa en entrepreneur à rendre jaloux Rupé lui-même. Il réunit une équipe d'anciens Ge-

fangs, maçons, charpentiers, menuisiers, peintres, bureaucrates, etc... Il en fit une équipe de bâtisseurs. Lui gacha le ciment. Et tous les soirs, après leur travail journalier, et tous les dimanches, l'équipe de Gefangs était sur le chantier.

Et maintenant Poitiers compte une maison de plus. Tout est prêt pour recevoir la marchandise. Car, bien entendu, si la maison s'est élevée, l'argent n'est pas rentré pour autant et, là, Stevenet se trouve « coincé ».

Mais il ne sera pas dit que l'ef-

fort de notre camarade n'aura pas une consécration victorieuse.

C'est à nous, ses copains, de l'aider. Que ceux de nos amis qui sont introduits dans les milieux industriels et chimiques nous fournissent des adresses de maisons susceptibles de fournir les matières indispensables pour un premier départ. Nous rappelons, pour l'avoir vue, que la droguerie de notre camarade est placée à un carrefour très passant et le succès de l'entreprise est certain.

Que l'on nous entende bien : Notre ami Stevenet ne réclame rien : ni don, ni offrande. C'est nous qui, devant un tel geste d'entr'aide, devant un tel résultat qui honore notre Mouvement, prenons l'initiative de cet appel. Les maisons sollicitées ne perdront rien ; ce que nous leur demandons c'est seulement une avance de marchandises pour le départ. Quel sera le premier camarade qui viendra aider cette œuvre d'entr'aide en nous envoyant des adresses ?

Un autre exemple d'entr'aide bien différent, mais aussi sympathique.

Notre ami Bernard est propriétaire de l'Hostellerie de l'Ermitage à Connelles (Eure), — entre parenthèses, charmant coin pour la pêche. Or, l'ami Bernard a pris, durant un mois, pendant les vacances scolaires et gratuitement un enfant de prisonnier. N'est-ce pas là un geste magnifique d'entr'aide dont il convient de féliciter notre camarade.

Ainsi, comme ces deux exemples le prouvent, l'entr'aide peut s'exercer de différentes manières.

Malheureusement, il est des cas douloureux pour lesquels seule l'assistance financière peut s'exercer.

Nous recevons des lettres de malades, des appels désespérés pour une aide immédiate. De pauvres veuves sont dans le plus complet dénuement. Pour ceux-là, pour tous ceux-là, il nous faut de l'argent, beaucoup d'argent.

Tel est le but de notre souscription. Cela ne coûtera guère à chacun d'entre nous de seulement placer quelques carnets de billets. Mais tous nous aurons participé à maintenir ce sentiment d'entr'aide qui a fait notre force là-bas dans les barbelés.

Et tous, unis au sein d'une grande famille, celle du V B, nous ferons bloc contre la misère.

Et cette guerre-là, nous la gagnerons.

## ENTR'AIDE

### Mon évason manquée

(Suite de la page 1)

Reconnus malades après visite au docteur, nous étions contents ; nous pourrions pendant la journée mettre notre projet à exécution et cette nuit nous « mettrions les bouts ».

Tout a été très bien. Le travail était fini pour la rentrée des camarades du Kommando : je me souviens du « Barbu », il était content lui aussi, car, pour son évason, il pouvait raser sa barbe, ce qu'il fit le soir même.

A 21 heures, notre ange gardien, Chleuh 100 %, ramasse nos culottes et nos chaussures, les met dans une chambre à part. Ensuite vient l'appel : tout le monde est là ! « Gute Nacht » ! Il referme la

porte. Nous attendons 11 h. 1/2 pour mettre notre projet à exécution.

Chacun se prépare, car à l'usine il y avait des bleus de travail. Il y a eu des vols ; pour ma part le bleu venait de Perpere que j'ai retrouvé par la suite, au Waldho, infirmier à la chirurgie. Comme chaussures ? rien. Je me mets trois paires de chaussettes et une vieille paire de pantoufles dont un Ch'ti-

mi me fait cadeau cinq minutes avant mon évason.

La sortie se passe très bien. Si-tôt dehors, nous formons cinq groupes de deux. Comme camarade j'ai Macanrelli, le brocanteur du camp et Toulousain par-dessus le marché. Lui, il avait l'évasion dans la tête ; le plan, la boussole, du tout cuit, quoi !

Du Kommando à la frontière, 4 km. en prenant la ligne de chemin de fer comme guide.

Il ne fait pas très clair ! de la neige ! et des ruisseaux aussi : le premier que je saute, je tombe en plein milieu ; plus de pantoufles ! je continue en chaussettes.

(à suivre)

### FIGURES DE L'AMICALE

Tous ceux du camp le connaissent. Il fut une grande vedette de la troupe du camp. Une étoile. Une étoile de la danse. C'était lui le Maître de danse de « la Roulotte ».

En effet, c'est bien de Gehin, Mimile pour les amis, qu'il s'agit.

Là-bas, il jonglait avec les entrechats, les pas coupés, les un-deux, les pointes et autres fariboles dansantes.

Ici, il jongle avec les chiffres. Cela vous paraît curieux qu'on l'ait affecté

En cette période de vacances, où tout est joie et sourires, un terrible accident est venu endeuiller la famille de notre camarade Herzog.

En effet, la petite fille de notre camarade, Annick Herzog, 13 ans, a succombé à la suite d'une chute de bicyclette, alors qu'elle passait ses vacances en Bretagne.

Tous ceux qui ont assisté à no-

### Notre trésorier

au poste de trésorier ? Car, si vous avez quelques réminiscences du passé, vous vous rappelez le fameux « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint ».

Mais Mimile a fait des infidélités à la danse. Il fait mentir l'histoire. Car c'est un trésorier idéal. Nulle manifestation du V B ne se déroule sans que notre Mimile n'y prenne une part active.

Et le succès financier est de beau-

coup son œuvre. En somme, nous devons remercier Tersiçhore de nous avoir délégué un de ses disciples.

Que ce soit pour nos fêtes ou pour la loterie, le trésorier est toujours là. Dans toutes les manifestations V B, il paye de son temps et de sa personne ; son dévouement est constant.

Peut-être va-t-il dire en lisant cet article : « Ça y est, j'en ai pris pour un bout de temps ». C'est possible, c'est même certain.

### NÉCROLOGIE

tre dernier gala avaient admiré toute la grâce enfantine et le talent précoce de la petite Annick. C'est avec une peine infinie que nous avons appris la triste nouvelle. Une délégation de l'Amicale, composée de Bernet, Gehin, Debroy, Rupé et Saint-Omer, a assisté aux obsèques qui se sont déroulées, le 13 septembre 1951, à Ermont, au milieu d'une assistance recueillie.

### MARIAGES

Nous avons le plaisir d'apprendre le mariage de notre excellent camarade Jean Fromentin, trésorier de l'Amicale Nationale du Stalag V A, avec Mlle Monique Braux.

La cérémonie religieuse a été célébrée, le mercredi 25 juillet, en l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours de Bois-Colombes.

Nous adressons aux jeunes époux nos meilleurs vœux de bonheur et prospérité.

### FABRIQUE DE MEUBLES

7 ter, avenue de St-Mandé

### RYSTO Raymond

Ex-No 5305  
Membre de l'Amicale No 543

### SALLES A MANGER CHAMBRES

### A COUCHER ENSEMBLE STUDIO REGENCE EN MERISIER

### FAUTEUILS BRIDGES CANAPES - LITERIE DEPOSITAIRE DE CHAISES DE CUISINE

### ET CHAISES RUSTIQUES PAILLEES

Facilités de paiement  
sur demande

Prix spéciaux  
aux Membres de l'Amicale

Pour tous renseignements  
n'hésitez pas

à téléphoner ou à écrire

Tél. DIDEROT 45-07  
Métro : NATION

Le Gérant : PIFFAULT  
Imp. Montourcy, 4 bis, r. Nobel, Paris

## LES BEAUX...

(Suite de la page 1)

Nos gardiens ne s'amusaient guère, eux non plus. Au début, ils s'arrangeaient pour ne pas sommeiller en même temps, mais, par la suite, ils ne se gênaient plus pour ronfler tous les deux à la fois, en toute quiétude.

Le plus petit, un roux parsemé de taches de son, n'était pas trop antipathique : il allait nous chercher de l'eau quand on déverrouillait les portes. Mais l'autre, un grand maigre, au visage ingrat, avec une moustache comme celle du grand Chef, se montrait franchement rébarbatif. D'un commun accord, nous l'avions immédiatement baptisé : « Le Pingouin ». Il nous regardait par en-dessous, en lâchant parfois des « Ruhe », d'une voix de fausset, qui nous obligeait à rire, malgré les circonstances.

J'avais retrouvé à Cassel un copain qui faisait partie de ma compagnie en 39. C'était un gaillard malicieux, surnommé « Tatave », sans profession bien définie et qui se montrait imbattable dans l'art de la resquille. Dans le wagon, il s'efforçait d'entretenir la bonne humeur et, à chaque fois que « Le Pingouin » nous interpellait, il ne manquait jamais de lui donner la réplique par des locutions du genre : « Et ta grand'mère, elle ne saute pas à la corde ?... ».

Le voyage se poursuivait donc avec lenteur. Malgré les recommandations qu'on nous avait prodiguées : « Ménagez vos vivres, Rawa-Ruska est loin ! » les imprévoyants — dont « Tatave » — avaient, au bout de trois jours, fortement entamé la boule de pain et la tranche de lard.

Dès la cinquième journée, la faim commença à nous taillander et le spectacle des deux gardiens, se restaurant avec glotonnerie, ajoutait encore à nos tourments.

« Tatave », l'œil aux aguets, se mit à s'intéresser vivement au manège du « Pingouin », manège singulier en vérité, et qui depuis le départ suscitait maintes railleries.

Comme tous les gardiens, « Le Pingouin » avait reçu, à Cassel, une portion de lard, d'un volume à faire rêver. Trois fois par jour, aux moments des casse-croûte, il la sortait de son sac, avec des gestes mesurés. Prenant tout son temps, il retirait soigneusement un papier jaune, retournait le lard sous tous les angles et finissait par le flairer longuement.

C'était les seuls instants de la journée où son visage s'éclairait. Il se penchait vers son compatriote et lui faisait des confidences :

« Je le garde pour ma femme. A ma prochaine permission, elle sera heureuse quand je vais le lui rapporter !... »

Les premiers jours, « Tatave », comme nous tous, contemplant la scène avec un sourire apitoyé et se permettait même d'ajouter des commentaires du genre de ceux-ci : « Avec une gueule pareille, il est sûrement cocu. Sa femme va se taper le lard avec un micheton dès qu'il aura le dos tourné !... ».

Mais, quand sa musette fut vide, « Tatave », souriant jaune, prit un intérêt tout différent à suivre les évolutions du lard, soupesé dans des mains tremblantes. Sans y prendre garde, « Le Pingouin » prolongeait les séances de manipulation et, chaque soir, s'assurait,

## HISTOIRES DU TEMPS PERDU

### Le livre du Stalag V B

en vente au siège de l'Amicale

PRIX : 350 fr.

## ...VOYAGES!...

avant de sombrer, que le précieux paquet était bien en sécurité.

Ce qui devait arriver arriva. Pendant une nuit sombre « Tatave » qui n'y tenait plus, se rapprocha subrepticement du sac, alors que les cahots du train berçaient les gardiens bien repus.

Il écouta la respiration des Allemands et, avec une dextérité qui trahissait des habitudes professionnelles, s'empara du lard et remit le papier en place, dans un temps record.

Il prévint ses voisins et sans tarder le « Späck » fut divisé en cinq parts... Nous vécûmes là, dans l'obscurité, un moment délicieux, à mastiquer avec lenteur, sans remords, une portion grosse comme le poing.

Dans de pareils instants, on ne songe pas à l'avenir ; seul le présent compte. Et l'estomac, apaisé, vous prédispose à des pensées joyeuses...

Au petit jour, bien sûr, ce ne fut pas la même euphorie.

Après les bâillements d'usage et deux grognements à l'adresse de son compagnon, « Le Pingouin », dans un geste familier, porta la main à son sac. Nous vîmes sa figure changer quand il ne sentit pas la bosse habituelle. Fièvreusement, il déboucla les courroies et... avec un rugissement sinistre sortit le papier jaune délicatement plié.

### MAISONS RECOMMANDEES

FAURE, Fourreur, 14, rue de la Banque, Paris (2<sup>e</sup>).

G. MENIER, Optique, Photo, Cinéma, 22, rue du Faubourg - Saint - Martin, Paris (10<sup>e</sup>).

André JACQUES, mécanographie, réparation, reconstruction, entretien de toutes machines à écrire et à calculer, 44, rue de Bellechasse, Paris (7<sup>e</sup>). Inv. 49-80.

## Waterman

